

LE PAYS DE FRANCE

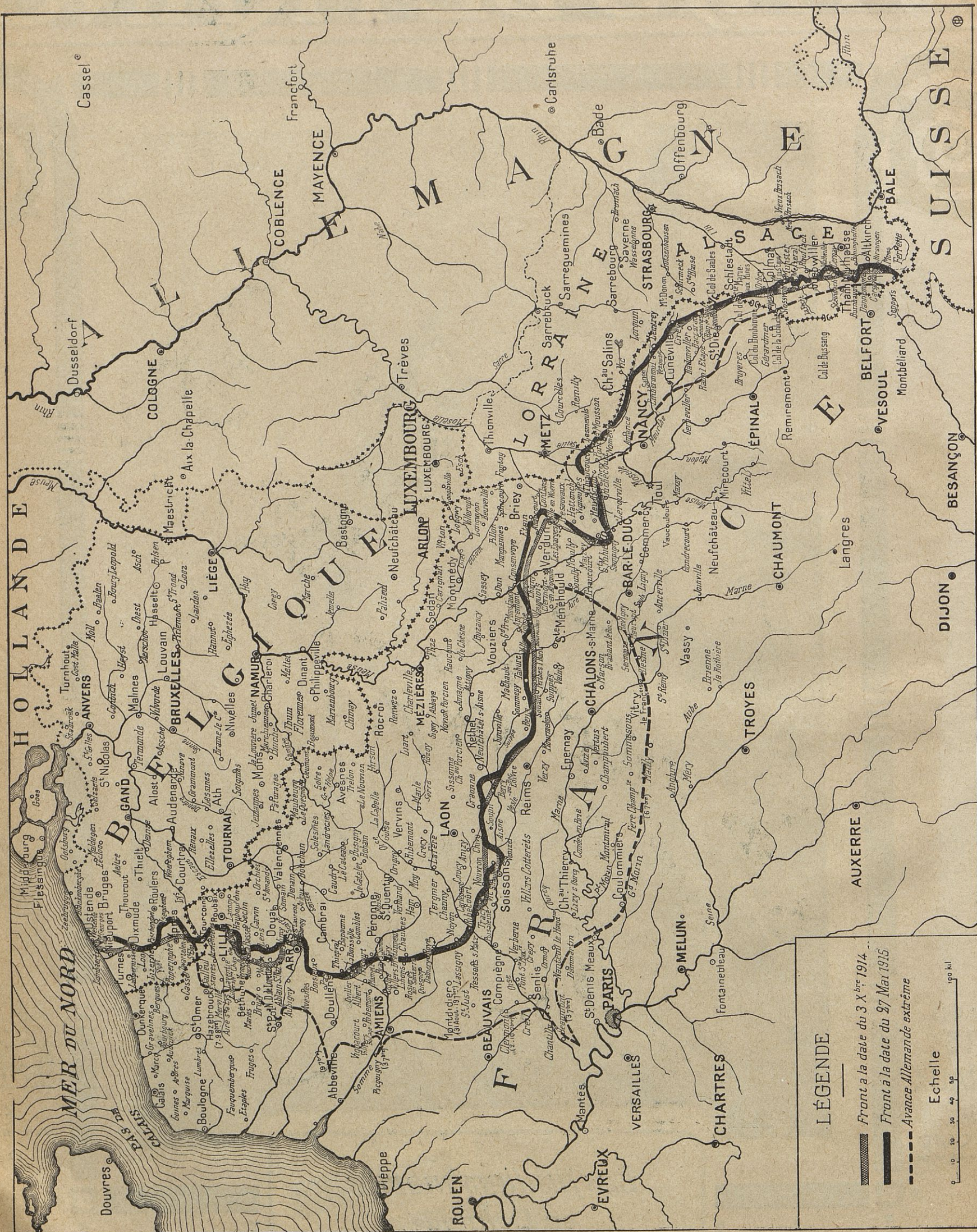


Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

*Les fusiliers marins
en Belgique*

Édité par
Le Matin
2, 4 et 6
boulevard Poissonnière
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LÉGENDE

Front à la date du 3 X 1914

Front à la date du 27 Mar 1915

Avance Allemande extrême

Echelle

0 10 20 30 40 50 100 km

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 20 AU 27 MAI

Le fait sensationnel de cette semaine a été l'entrée en guerre de l'Italie ; s'il est encore trop tôt pour que les conséquences militaires qu'il aura se soient fait sentir, l'impression qu'il a produite, dans des sens opposés sur nos troupes et sur l'ennemi est déjà d'un bon augure ; la confiance de nos soldats en la victoire finale s'est fortifiée ; la fureur et le dépit des Austro-Allemands ont été sans limites. Nous résumerons plus loin les premières et heureuses opérations des armées italiennes.

Au nord d'Ypres, dans la nuit du 20 au 21 mai, l'ennemi a attaqué violemment mais a subi un échec complet ; il a laissé sur le terrain plus de cinq cents cadavres et, entre nos mains, deux cents prisonniers et du matériel. Il est revenu à la charge le 22, à l'est du canal de l'Yser ; mais son attaque n'a pas réussi à déboucher. Le 23, il a employé les gaz asphyxiants, sans succès. Le 24, c'est le canon qui entre en ligne ; après un bombardement violent, les Allemands foncent sur la route de Langemark à Ypres ; ils sont arrêtés net. Par contre, nous bombardons les chantiers allemands à Ravensyde, au sud-ouest d'Ostende, ce qui indique une sérieuse avance de nos troupes le long du littoral de la mer du Nord.

Les Allemands se sont alors retournés vers l'armée belge ; le 25, ils l'ont attaquée par deux fois ; ils ont trouvé à qui parler et deux fois ils ont été repoussés vivement par nos braves alliés.

L'action principale, la grande bataille continue depuis Festubert où les troupes britanniques accentuent leur avance jusqu'au nord d'Arras, dans la région de Souchez où nous consolidons nos gains en résistant victorieusement à toutes les attaques de l'ennemi.

L'armée anglaise, le 22 mai, a repoussé au nord de la Bassée une forte attaque allemande et a infligé à l'ennemi de fortes pertes ; le lendemain elle réalisait de sensibles progrès à l'est de Festubert, persévérant avec courage et ténacité dans sa tentative de prendre pied sur cette sorte de berge qui se prolonge vers Aubers et Fromelles.

Mais le grand effort des Allemands est dirigé contre nous ; il a pour but et d'arrêter notre avance et de reprendre les positions que nous avons conquises ; il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux objectifs ; nos soldats, dans un élan magnifique, repoussent tous les assauts et continuent de progresser.

Il a fallu d'abord débarrasser complètement des éléments ennemis qui s'y accrochaient encore les pentes du plateau de Notre-Dame-de-Lorette ; ce fut l'œuvre du 21 mai. Ce jour-là, nous nous sommes emparés des ouvrages allemands dits « la Blanche-Voie » qui gênaient notre action à l'est de Souchez ; nous étions ainsi maîtres de la totalité du massif de Notre-Dame-de-Lorette ; nous avons, dans ce combat, fait plus de deux cent cinquante prisonniers et pris un canon. Dans la nuit, les Allemands contre-attaquèrent inutilement ; le lendemain, ils lancèrent sur nos positions une quantité formidable de lourds projectiles ; ce fut en pure perte ; nos troupes progressèrent encore. Elles enlevèrent quelques maisons dans la partie nord d'Ablain, village transformé par les Allemands en forteresse.

L'ennemi a montré le même acharnement plus au sud pour reprendre Neuville-Saint-Vaast et cet acharnement s'explique par la situation même du village qui est à peine à deux kilomètres du rebord des collines dominant la plaine de Gohelle à Vimy ; à l'est de Neuville passe la grande route d'Arras à Lens.

Le 23, le 24, le 25, les attaques des Allemands se sont succédé furieuses et violentes ; nous les avons non seulement repoussées, mais chaque fois nous avons réalisé de nouveaux progrès.

Ces échecs successifs ont déterminé chez l'ennemi, dit le communiqué officiel, une réaction extrêmement violente de sa part. Les Allemands ont amené des renforts pris sur le reste du front et ont attaqué au nord d'Angres ; à l'ouvrage de Cornailles, entre le hameau de Noulette et la route de Lens à Béthune, la lutte a été furieuse ; l'ennemi est parvenu à un moment à prendre pied dans un saillant ; mais dans une contre-attaque enragée nos soldats l'ont délogé. Malgré un feu extrêmement violent d'artillerie, nous avons pris pied dans le fond de Buval et nous nous y sommes maintenus.

Nos attaques ont progressé vers Souchez ; au nord-ouest de ce village nous nous sommes emparés d'une des tranchées du château de Carleul en faisant des prisonniers. Les troupes, qui avaient conquis Carency, ont mis un nouveau succès à leur actif ; elles ont enlevé le cimetière d'Ablain

où l'ennemi s'était puissamment retranché ; quatre cents prisonniers sont restés entre leurs mains.

Dans tous ces combats les pertes allemandes ont été considérables.

On voit comment les Allemands avaient fait de cette région une grande forteresse que dominait le plateau de Notre-Dame-de-Lorette ; l'élan et la ténacité de nos soldats en ont eu raison.

Sur le reste du front, les quelques actions qui se sont produites pâlisent à côté de la bataille qui se déroule en Artois. Par intermittence de violents combats d'artillerie dans la région de Soissons et de Reims. En Champagne, combats de mines et de tranchées vers la ferme de Beauséjour ; en Argonne, attaques sur Bagatelle ; entre Meuse et Moselle, tranchées allemandes enlevées par nos troupes au bois d'Ailly. Aucune nouvelle d'Alsace.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

La marine anglaise a été encore éprouvée ; deux de ses cuirassés, le *Triumph* et le *Majestic* ont été coulés devant la presqu'île de Gallipoli à deux jours d'intervalle par un sous-marin allemand.

Comment des sous-marins allemands (on en signale plusieurs dans

la Méditerranée) ont-ils pu venir jusque dans les eaux de la mer Egée ? Les uns prétendent qu'ils seraient arrivés par le détroit de Gibraltar, ce qui supposerait une organisation et des complicités assez extraordinaires ; d'autres croient qu'ils ont été expédiés par chemin de fer jusqu'à Pola, d'où, par l'Adriatique, ils auraient gagné la mer Egée ; enfin d'autres expliquent qu'ils auraient été construits dans les chantiers ottomans de la mer de Marmara.

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est la présence de cet ennemi invisible et terrible auprès des escadres alliées qui opèrent aux Dardanelles ; c'est le danger permanent pour les grosses unités qui ne peuvent se défendre.

A son actif, la marine anglaise peut mettre les exploits de l'un de ses sous-marins qui, après avoir coulé un navire turc chargé de munitions dans la mer de Marmara, a pénétré jusqu'à Constantinople et a torpillé un transport ancré le long de l'arsenal. Un autre sous-marin était déjà entré dans la mer de Marmara et avait réussi à couler

plusieurs navires turcs, transports et contre-torpilleurs.

Quant aux opérations sur terre, les renseignements détaillés font défaut ; on sait que les troupes alliées avançaient sur la presqu'île de Gallipoli méthodiquement, les troupes françaises à droite du côté du détroit, les troupes britanniques à gauche, malgré la résistance des Turcs.

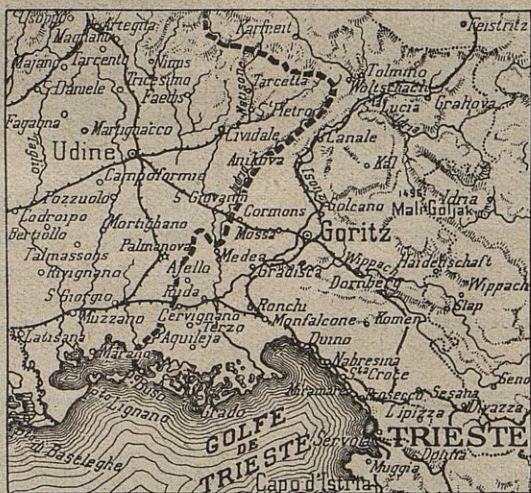
LES OPÉRATIONS ITALIENNES

C'est le 23 mai, à deux heures et demie de l'après-midi, que l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche et le lendemain, à trois heures du matin, les hostilités commençaient. Un contre-torpilleur italien est entré dans le port de Buso, près de la frontière italo-autrichienne, détruisait l'embarcadere de la gare, celui de la caserne et coulait plusieurs canots automobiles. Quelques heures après, deux avions autrichiens survolaient Venise et lançaient onze bombes qui ne faisaient que des dégâts sans importance. Le même jour des contre-torpilleurs et des torpilleurs autrichiens tiraient des coups de canon contre plusieurs ports italiens de l'Adriatique, Ancône, Porto-Corsini, Barletta, et étaient aussitôt mis en fuite par les navires italiens.

Le 24 mai, l'armée italienne, sous la direction du généralissime Luigi Cadorna, franchissait la frontière du Frioul oriental ; elle s'emparait du point stratégique de Medea, puis de Caporetto, dans la vallée de l'Isonzo ; elle enlevait à la baïonnette le mont Corrada, entre les rivières Idria et Isonzo ; la ville autrichienne de Cormons, sur les pentes du mont Coglio, était prise ; Visco et Versa étaient occupées, ainsi que Cervignano, centre important du Frioul.

En même temps, les troupes italiennes s'avançaient vers le nord et occupaient les passages à la naissance des vallées des Alpes, s'assurant la maîtrise du lac de Garde et du débouché de l'Adige.

Ces opérations préliminaires ont été conduites avec décision ; elles ont pour objet, du côté des Alpes, d'assurer la défense du nord de l'Italie contre des attaques venant des hautes vallées de l'Adige.



THÉÂTRE DE L'OFFENSIVE ITALIENNE

DANS LES DUNES DE BELGIQUE



Nos troupes d'Afrique, qui refoulent peu à peu l'ennemi entre la mer du Nord et Dixmude, ont construit dans les dunes des tranchées bien abritées et protégées par des défenses accessoires, fils de fer barbelés et chevaux de frise.



Voici une ligne de turcos déployés en tirailleurs ; ils se préparent à escalader la haute dune de sable ; en avant, l'officier les guide et les entraîne vers le sommet escarpé ; les pieds s'enfoncent dans le sable ; rien n'arrête leur élan.



Les voici accroupis, à genoux ou rampant sur le sable, se dérobant autant que possible à la vue de l'ennemi ; car, dans ces étendues dénudées, qui leur rappelle le désert, aucun arbuste, aucune touffe d'herbe n'est là pour les cacher.

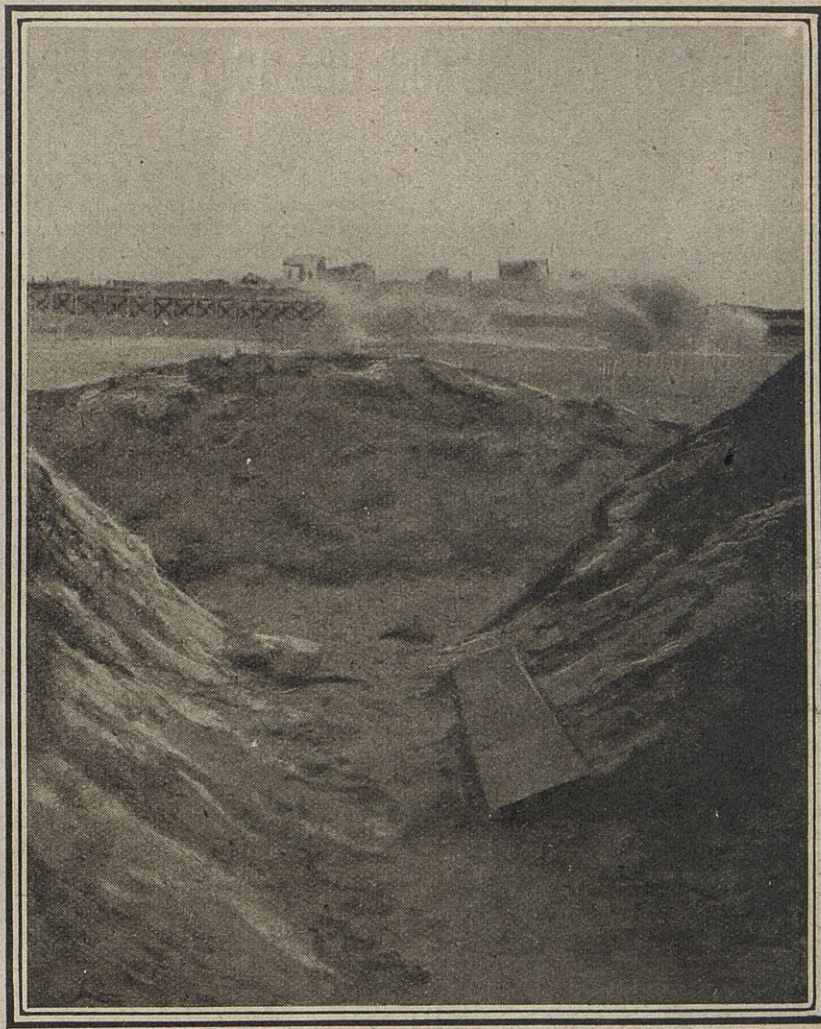


Ils sont arrivés au sommet de la dune ; d'un bond ils se sont relevés et, baïonnette au canon, en courant, ils se précipitent dans la plaine, gagnant du terrain ; ils creuseront une nouvelle tranchée d'où ils se jetteront sur les tranchées ennemies.

DANS LES DUNES DE BELGIQUE



En avant de la petite ville belge, si coquette naguère et maintenant ravagée par les obus et l'incendie, les bombes éclatent sans discontinuer ; des ravines profondes se sont creusées et les Allemands complètent chaque jour leur œuvre de destruction.



Au loin on aperçoit quelques maisons encore debout ; mais tout autour ce ne sont que ruines et décombres. La jolie plage qu'en cette saison les baigneurs commençaient à fréquenter restera déserte ; c'est le tonnerre du canon que le bruit des vagues accompagnera.



Après le combat, nos braves turcos prennent un peu de repos et se livrent à leurs distractions favorites, la danse et la lutte. En voici deux qui, selon les rites en usage en Afrique, se préparent à amuser leurs camarades assis devant les abris.



Puis c'est la lutte grecque et romaine ; nos deux lutteurs, le torse nu, sont aux prises et, disciples de Pons ou de Marseille, useront du bras roulé, de la prise de hanche en tête ou de la ceinture arrière jusqu'à ce que l'un d'eux ait touché des épaules.

L'ITALIE EN GUERRE

Les forces militaires de notre Alliée

Au gigantesque conflit qui fait trembler le vieux monde sur ses bases et qui va bouleverser la carte d'Europe, un nouvel élément s'est mêlé : L'Italie, après neuf mois d'expectative agissante, vient de jeter dans la balance tout le poids d'une puissance militaire nullement négligeable. Nous allons en examiner la valeur.

L'ARMÉE

Si l'on se contente d'étudier la loi qui détermine l'organisation de l'armée italienne, on arrive, dans l'évaluation de son importance, à des conclusions relativement modestes ; il semble ressortir en effet des prévisions, que les effectifs de mobilisation oscilleraient entre 1.600.000 et 1.700.000 hommes, dont 500.000, appartenant à la milice territoriale, n'auraient qu'une instruction

militaire ou très lointaine ou très rudimentaire. On serait tenté d'en conclure que l'armée de nos voisins n'a qu'une valeur secondaire. Cela serait vrai s'il fallait, comme au temps jadis, cinq ans pour faire un bon soldat. Aujourd'hui que deux mois suffisent pour donner aux hommes un entraînement et une instruction parfaitement adaptés à la guerre actuelle, l'appréciation provoquée par la lecture des textes et des chiffres est complètement faussée. Dans la réalité, autant qu'en laisse préjuger le mystère épais qui plane sur les effectifs de la milice territoriale, il semblerait bien que le total de l'armée italienne doit pouvoir atteindre, sur le pied de mobilisation, le chiffre global de trois millions d'hommes.

Dans ce chiffre entrent l'armée de premier choc pour 950.000 hommes environ ; la milice mobile et la milice territoriale pour le solde. D'après les auteurs militaires les plus compétents, il semblerait que les milices doivent atteindre près de deux millions.

A part l'armée permanente qui, pour l'infanterie alpine surtout, est soumise à un entraînement excellent, la valeur militaire de ces effectifs était, il y a neuf mois, assez médiocre. L'Italie avait été surprise, par la guerre européenne, en pleine réfection.

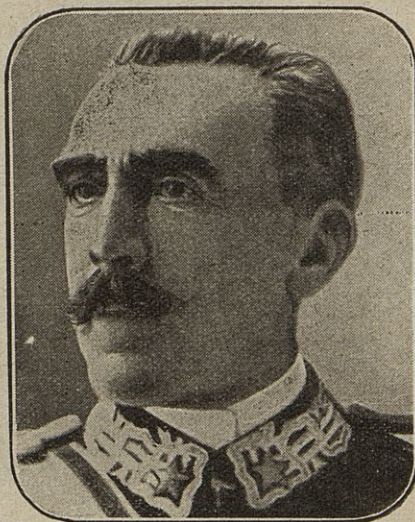
La loi répartissait l'impôt du sang suivant les caprices du sort. Ceux qui tiraient un mauvais numéro faisaient deux ans de service actif. D'autres, mieux partagés, ne donnaient que six mois. Enfin, les plus chanceux étaient laissés en position de congé illimité et parcouraient ainsi, dans une quiétude que troublaient seules, de temps en temps, de courtes périodes de trente



GÉNÉRAL CADORNA
Chef d'état-major général de l'armée

jours, les différentes étapes qui les amenaient, à quarante ans, à la libération définitive. Et cette position de congé englobait, dans le contingent annuel, le coquet chiffre de 130.000 à 140.000 hommes sur 500.000 conscrits environ ! La différence, d'ailleurs, n'entraînait pas entièrement dans les corps actifs, tant s'en faut ! Il y avait les insoumis, les réformés, les exemptés, les exclus. Bref, sur les 500.000 hommes de la classe, 370.000 « passaient au travers » et 130.000, au maximum, étaient réellement incorporés.

Le gouvernement italien, depuis longtemps déjà, s'était rendu compte que cette organisation le plaçait en état d'infériorité, et qu'au milieu des armements formidables auxquels se livraient frénétiquement toutes les grandes puissances européennes, l'Italie risquait, petit à petit, de glisser au rang d'une puissance secondaire. Le coup de tonnerre du mois d'août stimula les velléités de réformes. L'opinion publique réclama des modifications profondes, mais celles-ci ne vinrent pas immédiatement, pour la simple et majeure question d'argent. C'était l'insuffisance du point de vue budgétaire qui provoquait les déficiences du point de vue militaire. On s'aperçut que si les rôles étaient pleins, les magasins étaient vides ; que les hommes présents sous les drapeaux manquaient d'une infinité de choses, que le matériel était vétuste et l'armement incomplet. Ce fut un scandale, ce qu'on appela le scandale militaire. On demanda au général Porro de remettre tout en ordre. Il réclama 600 millions de lires. Devant l'impossibilité de consacrer d'un coup un budget aussi formidable, ce chef éminent refusa d'assumer la tâche. Ce fut le général Grandi qui



GÉNÉRAL PORRO
Sous-chef d'état-major général de l'armée

s'y consacra. Les Chambres lui allouèrent 200 millions, et avec cette somme il fit des prodiges. On peut dire que depuis huit mois l'armée italienne a été complètement remaniée et reconstituée.

L'artillerie a été complétée. Elle est représentée en majeure partie, pour l'artillerie légère, par le canon français Deport, à tir rapide, fabriqué dans les usines de Châtillon-Commentry. Ce matériel est de premier ordre ; entendre sa voix sur les champs de bataille, on constatera qu'il est le digne émule de notre vaillant 75. Il est doublé par un canon en acier de 75 m/m à tir accéléré, dit canon A, et par un canon Krupp de 75 m/m datant de 1906.

L'artillerie lourde italienne est nombreuse et de qualité. Elle comporte des obusiers de 149, 210, 280 court, 280 long ; des mortiers de 89, 149, 240 ; des canons de 87, 120, 321 et, le long des côtes, des pièces de 400 et de 450.

Les munitions, dont les arsenaux ne regorgeaient pas précisément voici dix mois, existent aujourd'hui en abondance. En même temps qu'ils prépa-



ALPIN FRANÇAIS ET ALPIN ITALIEN FRATERNISANT SUR LES HAUTES CIMES

raient leur mobilisation militaire, nos voisins organisaient leur mobilisation industrielle ; ils conviaient l'industrie privée à travailler pour la défense nationale, ils s'approvisionnaient chez les pays neutres ou amis, et ils sont arrivés ainsi à se constituer un stock considérable qui leur permettra d'entrer dans la mêlée de toute leur vigueur, et sans crainte de pénurie. Leur artillerie de campagne et leur artillerie lourde, réparties entre les cinq armées, sous forme de 227 batteries, sont maintenant parfaitement approvisionnées.

L'armement de l'infanterie, complété depuis juillet dernier, ne le cède en rien, comme qualité, à celui de l'artillerie. Le fusil est du type Mannlicher-Cascano, du calibre de 6 m/m 5, chargeur à six cartouches. La deuxième partie de l'armée territoriale est munie d'un vieux fusil type 1870-1887, mais on remplace graduellement cette arme par le Mannlicher. Les troupes à pied, comme les autres, ont subi un entraînement intensif. Elles ont, pour la plupart, par des exercices répétés dans les régions montagneuses qui abondent en Italie, reçu une préparation excellente. On sait que les corps alpins italiens sont réputés de premier ordre ; je me rappelle avoir assisté, voici quelques années, à des manœuvres de bersaglieri dans la région du col du petit Saint-Bernard. J'en remportais l'impression de troupes admirablement entraînées et pliées à une discipline rigoureuse.

L'infanterie est, à l'heure actuelle, très nombreuse. Elle comporte, toutes formations comprises, près de 800 bataillons, et les mitrailleuses, dont les règlements ne prévoyaient jadis que deux unités par bataillon, ont été multipliées. On peut certifier que l'armement en mitrailleuses est aujourd'hui très important et parfaitement approprié à la guerre moderne dans laquelle, comme on sait, cet engin joue un rôle prépondérant. La mitrailleuse est du type Maxim, ayant une vitesse de 450 coups à la minute.

Aux éloges que je viens de faire des deux armes maîtresses, il faut associer la cavalerie italienne. Celle-ci, dès avant la guerre actuelle, avait

une grande réputation. L'habileté professionnelle de ses officiers est légendaire. Le prestige de cette arme y attirait un grand nombre d'engagements volontaires ; elle comporte un effectif de 160 escadrons, auxquels s'adjoignent en cas de mobilisation des escadrons de milice dont le nombre est laissé dans l'ombre. C'est le comte de Turin, cousin du roi, qui a la haute main sur la cavalerie avec le titre d'inspecteur général.

**

Comment toutes ces forces, placées en temps de guerre sous les ordres du généralissime, le général d'armée Cadorna, seront-elles réparties ? Le plan de mobilisation, élaboré avant la campagne actuelle, prévoyait la formation de cinq armées, groupant douze corps d'armée à deux divisions. Il est probable qu'il a subi de profondes modifications.



DRESSAGE DE CHEVAUX DANS LA CAVALERIE ITALIENNE

Le jour où les armées italiennes seront entrées dans la fournaise, elles n'auront qu'un seul point cardinal à regarder ; cette situation nouvelle provoquera des modifications essentielles dans les prévisions antérieures. Mais ce sont là des secrets militaires dans lesquels nous n'avons pas à entrer.

On peut être certain, en tout cas, que l'état-major a su largement profiter des enseignements si nombreux qu'il lui est loisible de glaner. Les techniciens qui ont suivi de près l'évolution subie par l'armée italienne ont pu en faire la constatation. L'armement — je l'ai dit tout à l'heure — s'est transformé, l'équipement et l'habillement aussi. Les nouveaux uniformes, en drap gris-vert, ont pris la teinte se mariant le mieux avec la tonalité dominante des régions dans lesquelles on aura à combattre. Les officiers ont reçu une instruction nouvelle mettant en valeur l'importance prise par la fortification de campagne, prise par les qualités individuelles des hommes qui, dans cette guerre de ruses et de surprises, ont une si grande influence sur le succès.

En un mot, c'est une armée nouvelle, transformée, régénérée, imbuée de dogmes nouveaux, que l'Italie tient toute prête ; une armée bien entraînée, qui a fait école à regarder se battre ses voisins sans qu'il lui en coûte rien, ni sang, ni fatigue, ni argent ! Le glaive de la maison de Savoie pèsera lourdement dans la balance européenne ; d'autant que dans l'autre plateau gît une puissance épuisée, qui a déchiré son armée aux crocs de l'ours moscovite, et dont les sujets désabusés sont mûrs pour toutes les révoltes !



COMTE DE TURIN
Inspecteur général de la cavalerie

LA MARINE

Autant que son armée, la flotte de l'Italie est forte et bien préparée. Puissance maritime au premier chef, de par sa position géographique, notre voisine du Sud-Est a, depuis de longues années, porté ses efforts sur l'augmentation et le perfectionnement de ses escadres. Le duc des Abruzzes, son chef, est arrivé à en faire une force bien entraînée, comportant des divisions très homogènes et possédant un excellent corps d'officiers fourni par l'Académie navale de Livourne.

Alors qu'elle était autrefois tributaire de l'étranger pour la construction de ses navires, l'Italie s'est, depuis 15 ans, organisée avec une telle rapidité que ses chantiers, pour utiliser leur complète capacité, ont dû rechercher des commandes au delà des frontières.

En dehors du grand arsenal de la Spezia, où prennent jour les cuirassés et les croiseurs, de l'arsenal de Venise où l'on établit les moyennes et petites unités, en dehors de nombreux établissements concourant à l'armement des bateaux, les chantiers privés se sont multipliés : c'est Tossi, à Tarente, c'est Orlando, c'est la Société Bacini, ce sont les Navali Riuniti.

Le programme de 1914-1915-1916 prévoyait la construction de quatre superdreadnoughts de 30.000 tonnes de déplacement, armés chacun de huit canons de 381, de vingt canons de 152 et de dix-huit pièces de 76. Ce sont le *Christoforo-Colombo*, le *Marc-Antonio-Colonna*, le *Caracciolo*, le *Francesco-Morosini*. Ils sont actuellement en chantier. Les navires sont prévus pour une vitesse de 25 nœuds à l'heure. En dehors de ces unités, dont l'avancement n'est pas connu, l'Italie possède dix-sept cuirassés d'escadre, dix

croiseurs-cuirassés, vingt croiseurs protégés ou éclaireurs, quarante-six torpilleurs de première classe, trente-deux torpilleurs de deuxième classe et vingt sous-marins ou sous-marins. Comme on le voit, si cette force n'approche pas comme nombre, armement et tonnage, des escadres anglaises ou françaises, elle pourra apporter aux flottes alliées un appoint tout à fait appréciable.

D'ailleurs, si ces chiffres étaient ceux exposés par les documents officiels de 1914, il faut compter que pour les petites unités, surtout les sous-marins, ils ont été sensiblement augmentés. Comme je le disais tout à l'heure pour son armée, l'Italie n'a rien perdu des enseignements que lui ont donné les belligérants. Elle a saisi l'importance du sous-marin, la valeur de l'arme qu'il représente, et il faut s'attendre à voir sa flotte de sous-marins très sensiblement supérieure aux vingt unités prévues.

Parmi les cuirassés d'escadre, il y en a de tout modernes, tels l'*Andrea-Doria* et le *Duilio*, construits en 1913, le *Conte-di-Cavour*, le *Giulio-Caesar* et le *Leonardo-da-Vinci*, construits en 1911. Les deux types *Andrea-Doria* jaugent 22.700 tonneaux et ont, comme armement, treize canons de 305 groupés en cinq tourelles axiales par deux et trois, seize canons de 152 disposés circulairement autour du centre du navire, et dix-huit canons de 76. Cette alternance de pièces jumelles et trimelles est particulière aux bateaux italiens. Certains en contestent l'efficacité et disent que c'est là un surarmement établi aux dépens de la stabilité.

Les trois types *Conte-di-Cavour* possèdent comme armement treize pièces de 305 réparties par deux et par trois en cinq tourelles axiales, dix-huit canons de 152 disposés circulairement, et quatorze canons de 76. Ces trois derniers types ont en outre un tube lance-torpille aérien et deux tubes sous-marins ; les *Andrea-Doria* ont deux tubes sous-marins. L'équipage de chaque bateau se compose de 960 à 1.000 hommes et de 34 officiers.

Les navires qui viennent après ne sont pas, pour beaucoup, d'âge ancien. Le *Napoli* date de 1910, le *Dante-Alighieri* de 1907, le *Roma* de 1905, les



GÉNÉRAL BRUSSATI
Commandant d'une armée



ARTILLERIE ITALIENNE DE 75 EN ACTION

deux types *Vittorio-Emanuele* de 1904, les deux types *Benedetto-Brin* de 1901 ; restent cinq bateaux, dont trois remontent à 1897, un à 1891, un à 1890.

L'ensemble de cette escadre représente cent et une pièces de calibre 305 ou au-dessus, soixante-quatre pièces de calibre 203 et au-dessus, quatre-vingt-neuf de calibre 152 ou au-dessus, soit deux cent cinquante-quatre canons de grosse et moyenne artillerie.

Dans les croiseurs-cuirassés, nous trouvons cent vingt-cinq pièces de grosse et moyenne artillerie qui, ajoutées à celles des cuirassés, forment un total de trois cent soixante-dix-neuf canons. C'est là une puissance redoutable.

La marine italienne dispose en outre de cinq explorateurs rapides : *Scouts*, *Nino-Bixio*, *Quarto*, *Marsala* et *Libia*, et d'une douzaine de petits croiseurs protégés.

L'escadre des torpilleurs est remarquable ; elle comprend une quarantaine de contre-torpilleurs, une soixantaine de torpilleurs et une vingtaine de sous-marins, dont la plupart sont construits à l'arsenal de Venise.



DUC DES ABRUZZES
Commandant en chef de la flotte

Si nous établissons un parallèle avec la flotte autrichienne, nous constatons que celle-ci, comme tonnage et comme armement, est inférieure à la flotte italienne. L'Autriche possède seize cuirassés d'escadre, contre un minimum de dix-sept pour l'Italie ; treize croiseurs-cuirassés ou protégés, contre trente bateaux de même classe portant pavillon italien ; vingt-cinq contre-torpilleurs, contre quarante-six ; quatre-vingt-deux torpilleurs, contre quatre-vingt-seize ; quinze sous-marins, contre vingt.

L'armement en grosse et moyenne artillerie est, du côté de l'Italie, ainsi que nous venons de le voir, de deux cent cinquante-quatre canons.

Du côté autrichien, il y a, à bord des cuirassés et des croiseurs, cent trente et un gros canons et cent quatre-vingt-quatorze pièces moyennes, soit au total trois cent vingt-cinq bouches à feu.

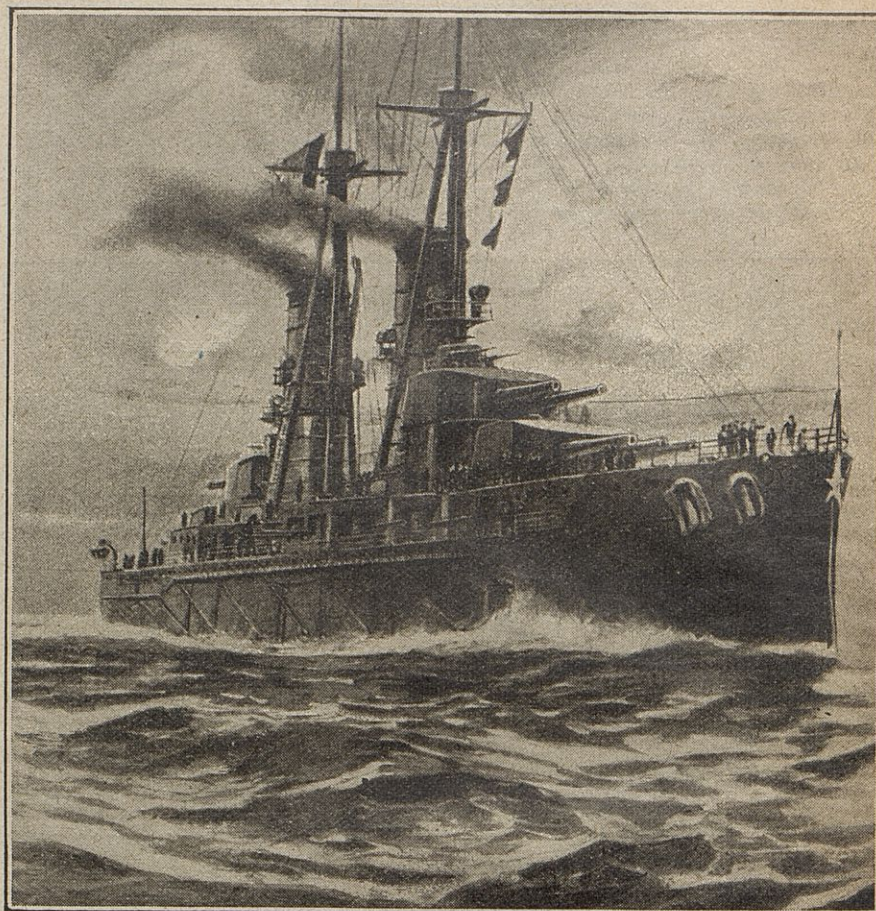
Ce chiffre paraît supérieur à celui que j'ai indiqué pour l'Italie, mais il faut noter que je n'ai pas fait entrer en ligne de compte, dans l'énumération de la flotte italienne, les quatre

cuirassés d'escadre en voie d'achèvement qui sont prévus pour trente-deux pièces de 381, quatre-vingts de 152 et soixante-douze canons de 76, ce qui arrondirait le chiffre de l'artillerie grosse et moyenne à quatre cent trente-huit pièces.

En nous en tenant au chiffre de deux cent cinquante-quatre canons, la supériorité reste encore à l'Italie, car elle possède l'avantage du calibre. Elle peut, en effet, mettre en ligne, avec les seules unités existant avant la guerre, cent et une pièce de 305 et au-dessus, alors que l'Autriche ne pourrait lui en opposer que soixante ; or, il est avéré que, dans la guerre sur mer, c'est la supériorité du calibre qui détermine la victoire. Les Allemands, qui ont toujours soigneusement caché leur flotte depuis dix mois pour la soustraire aux canons anglais, en savent quelque chose ! Et l'Autriche, qui dissimule la sienne à Pola et à Cattaro, ne semble pas l'ignorer non plus !

Comme le compère von Tirpitz, son amiralissime est bien décidé à refuser

le combat d'escadres tant qu'il ne trouvera pas un adversaire plus faible... Mais si la flotte italienne rejoint les forces navales franco-britanniques, elle trouvera, en dépit de la lâcheté de son ennemie immédiate, à s'employer utile-



L'« ANDREA-DORIA », DREADNOUGHT ITALIEN DE 22.700 TONNES

ment ! Du côté de Constantinople, la bonne besogne est en cours... Les marins italiens retrouveront leurs adversaires d'il y a trois ans... De les battre proprement ils connaissent la manière... Et ce ne leur déplaira certes pas de voir leur pavillon national claquer aux molles brises d'Orient, aux côtés des drapeaux alliés, dans les feux du soleil couchant, en vue de la Corne-d'Or !...

MORTIMER-MÉGRET.



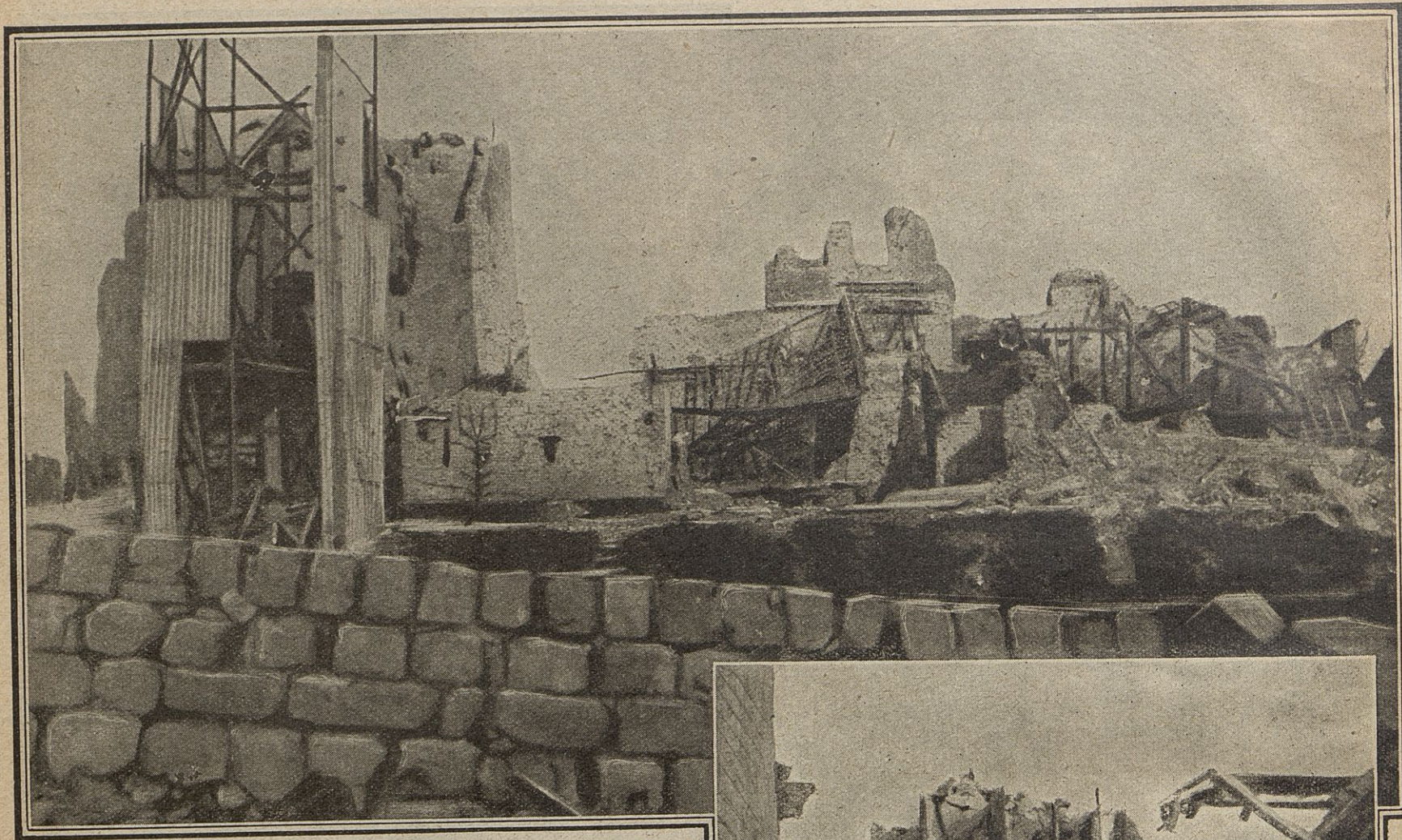
VUE DE LA SPEZIA, LE GRAND PORT MILITAIRE ET LE GRAND ARSENAL DE L'ITALIE SUR LA MÉDITERRANÉE

LE POÈTE DE L'ÉNERGIE ITALIENNE

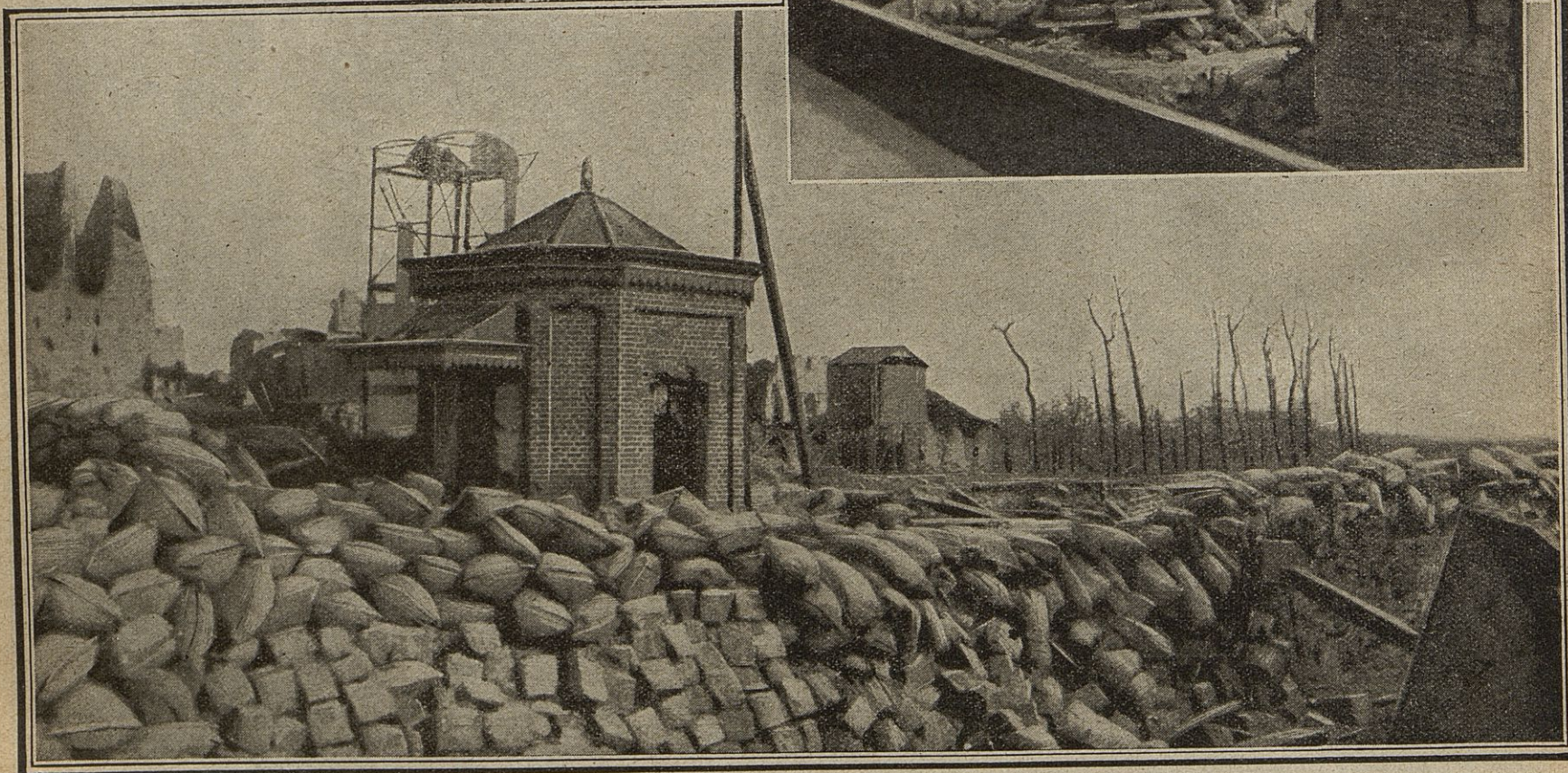


Par ses discours enflammés, le poète Gabriele d'Annunzio, dont nous reproduisons ici la photographie, a fait trouver sa voie au peuple italien ; dans un style magnifiquement imagé il a exalté les traditions romaines, la valeur de l'armée et de la marine italiennes ; c'est lui qui a provoqué le geste de l'Italie. A Rome, il suscita les manifestations populaires les plus enthousiastes ; voici la foule à Montecitorio, devant la Chambre des députés.

LA BATAILLE PRÈS DE DIXMUDE



La ville de Dixmude a été le théâtre de furieux combats ; les Allemands s'y étaient fortifiés très solidement. Voici une minoterie, construite en béton armé, qu'ils avaient mise en état de défense ; ils l'avaient garnie de mitrailleuses, de canons-revolvers, de fusils fixes ; des sacs de terre, des soubassements en pierres de taille en faisaient un fortin excessivement dangereux pour les assaillants. Mais notre 75 et aussi quelques pièces d'artillerie lourde en ont eu raison ; les obus, tombant avec leur coutumière précision, ont bouleversé ce réduit que l'ennemi croyait inexpugnable.



Nos amis Belges avaient constitué sur la rive gauche de l'Yser, une ligne de défense bien organisée. Derrière ces sacs de terre, ils fusillaient les Allemands qui s'étaient retranchés dans la minoterie dont on aperçoit la carcasse des bâtiments.

PENDANT LA "JOURNÉE FRANÇAISE"



Dessin de LEVEN et LEMONIER.

L'une des belles recettes de la « Journée française » fut celle de ce zouave blessé qui voulut quêter lui-même de sa main valide pour le Secours national.

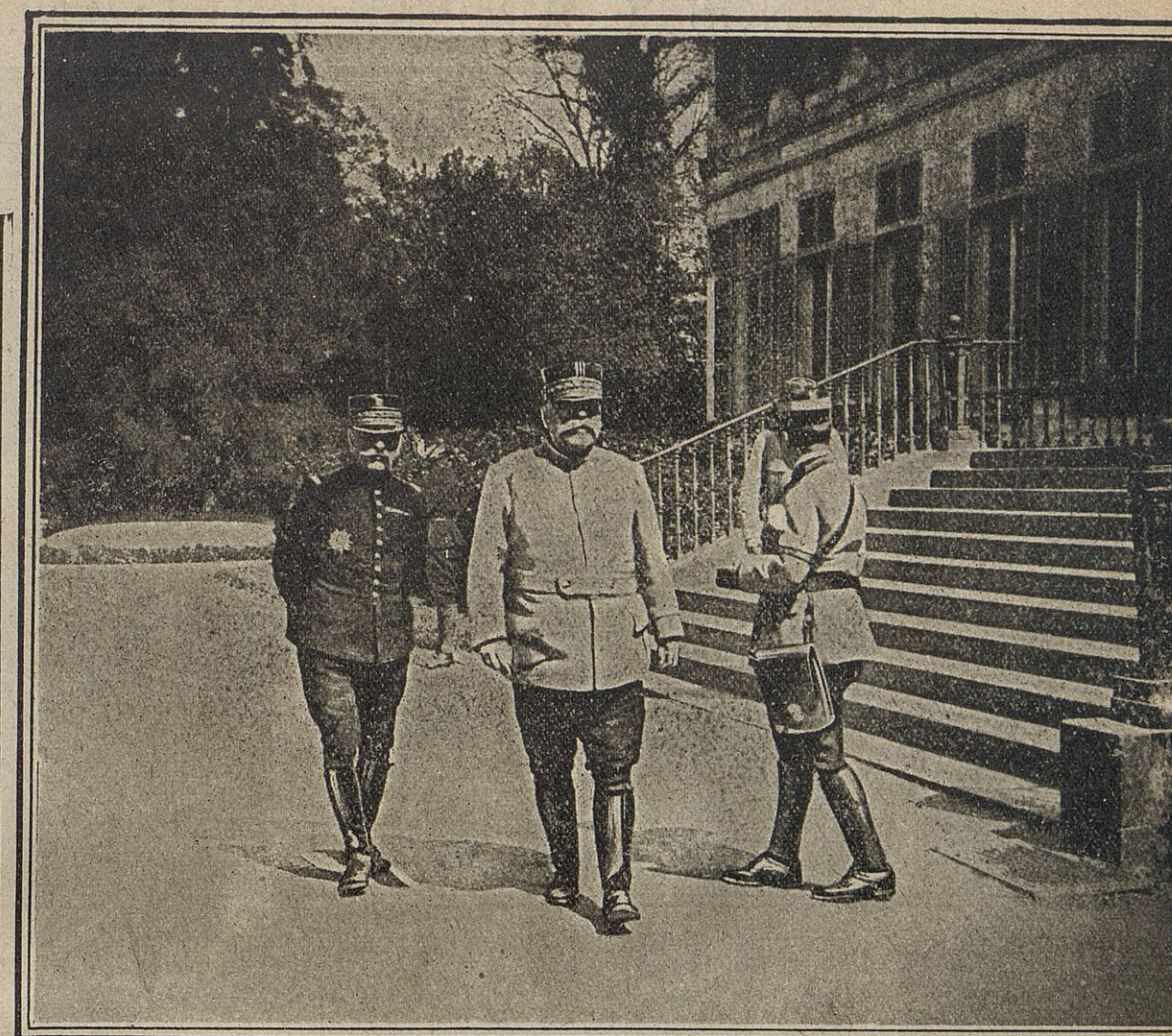


Le général Joffre ne s'est pas contenté de se trouver au milieu de ses soldats ; il a voulu aller aussi près que possible de la ligne de feu. Le voici dans un boyau de communication qui conduit aux tranchées de première ligne ; le généralissime a désiré se rendre compte par lui-même des moindres incidents de cette bataille.



Le généralissime est allé aussi rendre visite au commandant en chef de l'armée britannique, le maréchal sir John French ; il lui a dit son admiration pour le courage et la ténacité de ses troupes et l'a félicité des succès obtenus.

Le Généralissime visite le terrain de la bataille d'Artois



Voici le généralissime au quartier général du commandant en chef des armées du Nord, le général Foch. Les deux grands chefs, accompagnés de leurs officiers d'ordonnance, vont se rendre sur le terrain de la bataille où le général Foch donnera des détails sur la manœuvre et les combats qui nous ont valu une belle victoire.



En rentrant de son inspection, le général Joffre a rencontré un bataillon de zouaves qui revenait du feu ; il a constaté la belle tenue et l'entrain des hommes, qui, reconnaissant le généralissime, se sont redressés, fiers de défilier devant lui.

LE GRAND CHEF LE PETIT SOLDAT

Le général Joffre s'est rendu en Artois pour visiter le terrain de la bataille qui s'est livrée du nord de Notre-Dame-de-Lorette jusqu'à la Targette et qui a valu à nos troupes de si glorieux succès. Le généralissime a félicité les chefs et les soldats pour leur science et la vaillance dont ils ont fait preuve. Au cours de son inspection le général Joffre a montré cette paternelle bonhomie qui lui a valu de la part de nos poilus le surnom de « grand-père ». On le voit ici, dans un village de l'Artois, s'entretenant familièrement avec un blessé des récents combats qui demandait avec sollicitude comment il avait été blessé et s'il souffrait de sa blessure. Aussi est-il adoré des soldats.

Phot. S. d'A.

NOS GOUMIERS EN FLANDRE

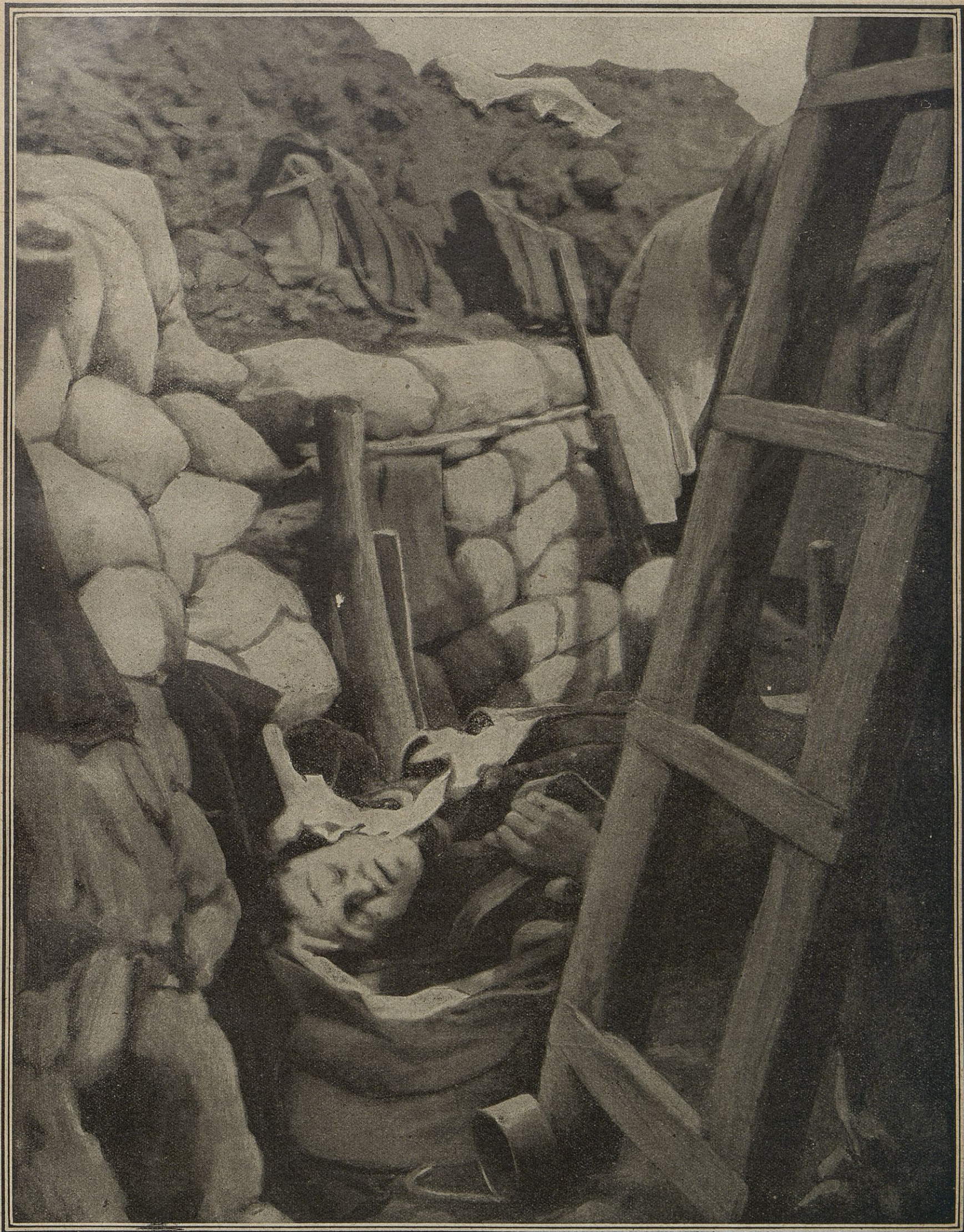


Nos goumiers d'Algérie et du Maroc sont employés dans les Flandres à des services d'exploration ; c'est un spectacle assez curieux que de voir les bruns Africains dans leurs grands burnous, caracolant sur leurs petits chevaux arabes, dans les paysages de Belgique ou du nord de la France.



Auprès d'une houblonnière, à défaut de palmiers, les goumiers sont au repos ; l'un d'eux prépare sans doute le couscouss pendant que son camarade, paresseusement allongé sur le dos, rêve au « m'schouar », ce rôti délicieux de gazelle ou de petite chamelle, impossible à réaliser ici : tout au plus, un jour de liesse, pourrait-on avoir un mouton pour faire un « mècheoui » dont on se lèche, et pour cause, les doigts ; Allah il Allah !

APRÈS LA PRISE D'UNE TRANCHÉE ALLEMANDE



Dans cette bataille de l'Artois si glorieuse pour nos armes, nos soldats ont enlevé d'un élan irrésistible les tranchées allemandes. Voici l'aspect de l'une d'elles devant Carency ; au fond, le cadavre d'un soldat allemand.

TOUJOURS DES RUINES



Nous avons déjà donné la photographie des dégâts commis par les obus allemands à l'extérieur de l'église de Notre-Dame-de-Brébières, à Albert. Les ravages faits à l'intérieur du sanctuaire sont encore plus importants.

L'espionnage allemand⁽¹⁾

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

IX

Caractère général de l'espionnage

(Suite)

C'est un fait digne de remarque que le système de contre-espionnage britannique n'a cessé de grandir à mesure que l'efficacité du service secret allemand déclinait. Comme preuve à l'appui, nous citerons le compte-rendu du *Scotsman*, sur le procès de Graves, et plus particulièrement sur la déposition de l'inspecteur Trench qui donna la description des objets trouvés sur cet espion au moment de son arrestation.

Le prisonnier, lorsqu'on l'arrêta à son hôtel, avait en sa possession un agenda de médecin qui, en apparence, ne présentait rien de suspect. Mais en l'examinant de plus près, on s'aperçut que deux feuilles étaient collées ensemble, à l'intérieur desquelles étaient écrits des chiffres et des phrases qu'on parvint ensuite à déchiffrer à l'aide du Code A. B. C. par un procédé de soustraction.

Il avait aussi des douilles de cartouches du dernier modèle en usage dans l'armée. Les notes chiffrées contenaient des lambeaux de phrases comme celles-ci : « mesures de défense », « ...on tend des filets protecteurs » (filets Bullivant contre les torpilles), Les ouvrages fortifiés à terre sont bien garnis en hommes », etc.

En outre, Graves qui se donnait à Edimbourg pour « un étudiant en médecine venu à l'Université de cette ville afin d'y prendre ses derniers grades et de soutenir sa thèse de docteur » n'avait jamais fréquenté aucun hôpital, et se servait pour sa correspondance de papier et d'enveloppes à l'en-tête d'une maison bien connue, dans le but d'éviter que ses lettres fussent interceptées et lues par la poste.

L'exposé de ces constatations devant la Cour, en dévoilant les ruses auxquelles Graves avait recouru pour dépister la police fit le plus grand éloge de la façon dont ce dernier avait été filé et tenu en observation depuis le jour où il était venu habiter Edimbourg comme « étudiant en médecine ».

La traduction des notes chiffrées, les certitudes qu'on possédait sur le papier et les enveloppes employés, ainsi que sur d'autres points dévoilés au procès, sont des choses qui, prises en elles-mêmes, n'ont pas une extrême importance.

Mais elles concourent à prouver que si le service secret allemand avait encore la même valeur qu'au temps où Stieber employait toute son intelligence pour le tenir à la tête de tous les autres, Graves n'aurait jamais fait connaissance avec les prisons anglaises.

En effet, en premier lieu, l'ancien chef de la police secrète n'aurait jamais voulu employer un homme qui en savait déjà beaucoup trop long, et en second lieu, aussitôt qu'il se serait aperçu que ses méthodes étaient connues de la police anglaise, il se serait empressé de les changer, à commencer par le système d'écriture chiffrée qui pouvait être traduit sans avoir besoin d'une clef.

En ce qui concerne la tendance à trahir leurs maîtres, qui est à l'état latent chez tous les espions, le service secret allemand essaya de supprimer ce risque, autant que possible, en ne payant jamais à ses agents qu'une partie de la somme promise.

Lorsqu'un homme ou une femme ont commencé à faire de l'espionnage, on leur retient donc sur leur rémunération une part assez importante pour qu'il leur soit toujours dû une somme considérable.

On espère ainsi s'assurer de leur loyauté et, dans la plupart des cas, ce calcul réussit, car il est peu de gens disposés à commettre de gâté de cœur un acte entraînant la perte d'une somme d'argent qu'ils ont véritablement gagnée.

Si l'on veut bien ne pas oublier que la cupidité fait le fond du caractère de l'espion en général, on comprendra qu'il ne peut être imaginé aucun moyen plus fort pour détourner ces êtres dégradés de toute velléité de trahison.

Il y a encore autre chose qu'il ne faut pas oublier quand on parle du caractère général de l'espionnage. Les événements de 1870, concurremment avec les mémoires de Stieber, établissent d'une façon indiscutable que la pendaïson de paysans dans les derniers mois de la guerre souleva les mêmes critiques de

Bismarck, qui pourtant passait à bon droit pour avoir un cœur de pierre.

Le chancelier de fer voyait dans ces exécutions une mauvaise politique qui pourrait bien quelque jour avoir une fâcheuse répercussion et amener des représailles.

A quoi Stieber répondit : « En temps de guerre, il faut prendre les mesures qui conviennent à la guerre. C'est le devoir de nos soldats de tuer les soldats de l'ennemi tout aussi bien que c'est le devoir de ceux-ci de s'opposer à notre marche. Nous autres, espions, nous réclamons le droit de pendre ceux qui nous espionnent ».

Cette déclaration est caractéristique du cynisme de l'espionnage germanique. Ainsi voilà des agents du service secret allemand qui facilitaient la marche conquérante de leur armée par les plus lâches mesures, en abusant de l'hospitalité du pays qui les avait accueillis sans méfiance et que les troupes prussiennes avaient envahi.

En reconnaissance, ils faisaient pendre les habitants qui osaient donner des renseignements à leurs propres concitoyens.

L'espionnage est responsable de bien des maux. Stieber lui-même a laissé voir que c'était un facteur de désagrégation auquel il faut attribuer la ruine du sens moral de ses compatriotes, et que le système d'espionnage de 1870 a été le point de départ de l'effrayant mépris professé par la Prusse pour la vie humaine, ainsi que de la brutalité sauvage dont les Allemands n'ont cessé de faire preuve au cours de cette terrible guerre de 1914-1915.



WILL CROOKS

l'un des chefs du parti ouvrier anglais

« Un paysan, écrit-il dans ses mémoires, fut surpris au moment où il était en train d'épier un convoi prussien, et on l'accusa faussement d'avoir tiré sur ce convoi. Il fut pendu devant sa propre maison au moyen de cordes passées sous ses bras, et on lui fit souffrir une mort lente en lui envoyant trente-quatre balles l'une après l'autre en différents endroits du corps et des membres. Afin de donner un exemple, je décidai que le cadavre resterait pendu pendant deux jours sous la garde de deux sentinelles ».

Une cruauté pareille mérite d'être rappelée aujourd'hui pour la rapprocher de ce qui s'est passé à Louvain et à Aerschot, ainsi que des autres atrocités commises en Belgique.

Cela prouve que la guerre de la barbarie prussienne a toujours existé dans le sang même de la race germanique, mais Stieber et ses pareils ont apporté tous leurs soins à la développer, et l'on fait grandir à tel point que le nom de l'Allemagne est devenu synonyme de honte chez toutes les nations de la terre.

X

Les agents provocateurs

Nous allons passer maintenant à l'étude d'une catégorie de l'espionnage dont le champ d'action est la politique et dont le travail échappe généralement à l'enquête la plus minutieuse, parce que non seulement il est difficile d'en trouver des preuves, mais encore parce que les preuves directes font pratiquement défaut, étant donnée la nature même de ce travail.

Le mieux donc qu'on puisse faire est d'examiner certains cas de menées souterraines dans un but politique dont, si les auteurs n'ont pas été confondus, le résultat a éclaté au grand jour.

On pourra ainsi, par déduction, arriver à des conclusions qu'il ne faudra toutefois accepter que sous bénéfice d'inventaire, et comme n'ayant pas

beaucoup plus de valeur que de simples hypothèses.

Pourtant, le rapprochement d'une demi-douzaine de faits concourant à donner la même impression précise est très significatif, et malgré l'absence de preuves bien établies devant les cours de police, les cours d'assises et autres tribunaux, on ne saurait mettre en doute, raisonnablement, que les agents provocateurs existent bien réellement et que le service central de Berlin les paye pour s'assurer leur efficace collaboration.

Si l'on veut bien se reporter une fois de plus à la biographie de Stieber on se souviendra qu'au début de sa carrière, il était entré comme employé dans une grande maison de commerce où son premier soin avait été de se familiariser avec les idées et les aspirations révolutionnaires du socialisme allemand.

Il avait ainsi appris immédiatement la puissante influence du socialisme sur les classes ouvrières.

Ce fut là pour lui une leçon dont il sut profiter en se révélant comme un maître en fait d'espionnage et de trahison.

Il trahit en effet ignominieusement et ses maîtres et les hommes aux yeux desquels il s'était posé en leader, tout au début du mouvement socialiste allemand, et il ne cessa pas de surveiller dans l'ombre ce mouvement à mesure qu'il grandissait avec les années.

Il avait compris tout de suite que les ouvriers, aveuglés par la passion qui les poussait à s'organiser pour défendre leurs droits, étaient prêts à répondre à n'importe quel appel en faveur de leurs droits, si extravagant que pût être cet appel.

De plus, il avait fort bien compris aussi qu'en Allemagne, sous le régime de l'empire, les revendications des ouvriers ne leur procureraient jamais le moindre avantage, les mesures de répression étant bien trop efficaces pour cela.

D'autre part, à son point de vue personnel, s'il prenait fait et cause pour le mouvement ouvrier, son flair l'avertissait qu'il ne pourrait jamais en tirer rien de bon. Aussi, n'hésita-t-il pas à se ranger du côté du régime qui a gouverné l'Allemagne jusqu'à présent (1914) et n'a cessé de prendre toutes les mesures pour s'opposer à l'avènement d'un pouvoir démocratique.

Stieber était un homme qui savait profiter des circonstances et deviner, avec une perspicacité jamais en défaut, sous quelle bannière il devait s'enrôler pour en tirer dans l'avenir le plus grand profit possible.

Plus tard, au cours de sa longue carrière, il ne négligea aucune des occasions qui se présentèrent à lui d'étudier les conditions sociales existantes dans les différentes constitutions politiques des autres pays.

Après 1870, ce fut surtout celle de la France qui l'intéressa, et, en l'étudiant, comme il étudiait toutes choses, c'est-à-dire toujours en vue de la réalisation de ses plans, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'en ce pays un très grand pouvoir était placé en apparence entre les mains du peuple, mais qu'en réalité ce pouvoir n'avait rien que de nominal.

Le manque complet d'instruction et l'ignorance ne s'y opposaient aucunement à la libre expression des opinions, de sorte que le premier venu pouvait causer de l'agitation et semer le mécontentement dans la classe ouvrière tout à son aise, sans qu'il y eût, comme en Allemagne, une aristocratie ou des bureaux pour mettre énergiquement un terme aux agissements de ce fauteur de désordre.

Prenons par exemple le cas de l'incident de la *Panther* et d'Agadir qui a mis toute l'Europe à deux doigts de la guerre et n'oublions pas qu'il a coïncidé exactement avec l'une des plus terribles grèves que l'histoire de l'industrie anglaise ait jamais enregistrée.

Evidemment, il nous est impossible d'établir, avec des preuves indiscutables à l'appui, le lien secret qui existe entre ces deux événements.

Mais là où les preuves ne font pas défaut, c'est pour montrer que, depuis des années, des agitateurs allemands ont multiplié leurs efforts pour apprendre aux ouvriers anglais et français la façon de s'organiser « pour la défense de leurs droits », en même temps qu'ils plaidaient chaleureusement la cause du syndicalisme et préconisaient l'emploi de la grève générale comme une arme toute puissante et une panacée universelle pour les maux que les classes dirigeantes font souffrir aux masses opprimées.

Le côté économique de la question ne rentre pas dans le cadre de cette étude, et, nous croyons devoir payer notre tribut d'admiration à la belle loyauté des grands leaders du travail en Angleterre.

Des hommes comme Will Crooks, qui n'ont pas ménagé leur concours pour aider le pays à se mettre sous les armes à l'heure du péril national, méritent tous les honneurs et sont au-dessus de tout éloge.

Ce qui nous intéresse seulement ici et ce que nous nous proposons d'étudier, ce sont certaines coïncidences curieuses comme celle d'Agadir et de notre grande grève, dont nous venons de parler, ainsi que certains événements qui tendent tous à la même conclusion, à savoir que l'Allemagne a essayé, en suscitant l'agitation dans les milieux ouvriers, et par d'autres moyens encore, de lier les mains à ses ennemis à l'heure même où ils auraient besoin de toutes leurs forces pour la combattre.

(A suivre).

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.

(1) Voir les numéros 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31 et 32 du *Pays de France*.

LES DISTRACTIONS DE NOS BLESSÉS



Les fillettes, de toutes leurs forces, lancent la balle aux blessés réunis sur la terrasse du Casino ; c'est à qui l'attrapera le premier ; puis on la jette de nouveau aux petites filles et le jeu se poursuit ainsi aux éclats de rire des grands et des petits. Pour un moment nos héros ont oublié leurs fatigues et leurs blessures ; ils sont revenus à l'âge heureux où l'on ne pense qu'à jouer.



Sur la plupart de nos plages, les grands hôtels, les casinos ont été transformés en hôpitaux où nos blessés ont reçu les soins les plus dévoués. On s'ingénie à fournir aux convalescents le plus de distractions possible ; les enfants viennent jouer avec eux. Voici une partie de balle que les fillettes d'une plage ont organisée avec leurs grands amis les blessés soignés au Casino.

Les Trois Diablos-Bleus

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE ONZIÈME

LE JOURNAL ALLEMAND



ABORD du taube, Fortas, Pierre et Lucien, inconsciemment, hurlèrent d'angoisse. Pendant quelques secondes, la catastrophe leur parut inévitable : eux et Marius allaient être tués par les Allemands embusqués derrière les caisses, et ils mourraient obscurément, inutilement, sans que leur mystérieuse mission ait été accomplie ; et aussi sans avoir pu atteindre le but complémentaire de cette mission, but qui consistait en ceci : délivrer M^{me} de Ciseran et sa fille Adrienne, détenues dans le camp de concentration de Neuf-Brisach.

Mais cette angoisse, cette crainte, ce désespoir ne durèrent que le temps d'un éclair... Dans une rafale de coups de feu tirés par les Boches à demi cachés au fond du vaste hangar, Marius avait bondi. Il se suspendit à une branche de l'hélice, pesa de tout son poids, fit un effort titanique et lança l'hélice, qui tournoya...

Pierre, vivement, avait exécuté les gestes nécessaires pour mettre le moteur en marche. Il y eut un ronflement qui couvrit le bruit de la fusillade, et l'appareil roulant sortit du hangar ; il s'élança sur le champ couvert de neige.

— Bravo ! hurla Marius.

Il ramassa son fusil, se retrancha derrière une caisse et fit feu contre les Boches toujours à demi cachés.

Mais il ne fut pas longtemps à penser que, par ce procédé, tôt ou tard il arriverait à se faire démolir sans avoir tué tous les Allemands. Il avait vu tout à l'heure une douzaine d'engins empilés dans un coin. Il y pensa brusquement. Il les regarda.

— Bougre ! fit-il. Ce sont les bombes. Allons-y ! Foutu pour foutu, j'aime mieux finir dans un feu d'artifice... Ah ! bon sang de bon sang !...

Une fois de plus, il lâcha son fusil, saisit deux bombes, une de chaque main, et, bondissant dans l'espace laissé libre par la sortie de l'aéroplane, il s'élança vers le fond du hangar.

Il se sentit frappé de plusieurs coups de feu ; des balles l'avaient atteint ; mais son élan n'en fut pas arrêté, quoique ses blessures fussent peut-être mortelles. Il arriva contre la caisse qui servait de retranchements aux Boches. Et, de toutes ses forces, il projeta les bombes contre les ferrures de la caisse.

Dehors, l'aéroplane roulait. Pierre ayant manœuvré le gouvernail de profondeur, le taube montait dans le ciel.

Dressés côte à côte, tournés vers l'arrière, Fortas et Lucien regardaient avec anxiété le hangar.

Soudain, deux détonations formidables retentirent. Le hangar immense fut secoué comme par un tremblement de terre, les piquets extérieurs arrachés du sol et toute la tente soulevée, tandis qu'une gerbe de fumée jaillissait.

— Oh ! oh ! fit Fortas, le beau garçon !

Et des larmes coulaient sur ses joues ; il avait les bras levés, les mains crispées, une émotion indicible lui enlevant son sang-froid ordinaire. Délirant, Lucien hurlait :

— Adieu, Marius, adieu !

Et Pierre, se retournant aux cris de Fortas et de Lucien, put voir l'immense tente s'effondrer au milieu d'un chaos de flammes et de fumée, tandis qu'une série de détonations rapides ébranlait l'atmosphère ; aussitôt, à la place du hangar ne se voyait plus qu'une sorte de fournaise désordonnée d'où jaillissaient des fulgurations, des débris calcinés, des fumées et des flammes...

Le sacrifice de l'héroïque Marseillais était consommé, sacrifice récompensé à l'instant même où il s'exécutait, car la volonté de Marius Crassous était accomplie : pas un Allemand ne restait qui aurait pu

raconter la capture du taube par des Français ; d'autre part, les Boches, sortis des repaires voisins et accourant au fracas de vingt explosions presque simultanées, ne pourraient penser qu'à un accident.

Rien ne demeurerait qui eût pu leur révéler ou seulement leur faire soupçonner la vérité, car, dans la neige qui tombait de plus en plus épaisse, le taube montant au-dessus de la terre était vite devenu invisible.

Fortas, Pierre et Lucien pouvait continuer leur formidable aventure : le sacrifice de Marius garantissait leur sécurité.

A la guerre, les exaltations durent peu, si violentes et si profondes soient-elles ; l'on s'attendrit, l'on s'enthousiasme, l'on s'enrage, mais on n'a pas le temps de prolonger les sentiments après qu'ils se sont manifestés. Le devoir est là, le devoir qui continue à travers la succession des incidents les plus divers. Et la conscience permanente que les soldats ont de ce devoir fait qu'ils reprennent vite leur sang-froid, leur impassibilité, leur volonté d'agir, d'aller de l'avant, de lutter et de vaincre... Celui qui marche paraît oublier le camarade qui tombe — ce camarade fut-il son frère, son meilleur ami — et il continue de marcher, entraîné par sa volonté après avoir été lancé par l'ordre de ses chefs ou par l'impérieuse nécessité des circonstances...

Tels étaient Fortas, Pierre et Lucien.

Enthousiastes, reconnaissantes, admiratives et



LE TAUBE ROULA SUR LA NEIGE, QUI FIT FREIN...

attendries, leurs âmes saluèrent l'âme sublime de Marius ; ensuite Pierre de Ciseran pensa au moteur et aux gouvernails du taube qu'il pilotait ; le lieutenant Fortas pensa aux ordres qu'il fallait donner à Pierre ; et Lucien de Ciseran se demanda : « Que va-t-on faire maintenant ? »

Pendant quelques minutes au cours desquelles, s'orientant sur la boussole, Pierre dirigea le taube vers Colmar, Jacques Fortas, assis sur le siège de l'observateur, resta plongé dans de profondes réflexions. Agenouillé aux pieds de l'officier, Lucien le regardait.

Mais, brusquement, ce fut une vive surprise : ils étaient sortis de la chute de neige, et devant eux, au loin, des montagnes noires se détachaient nettement sur le ciel crépusculaire qu'incendiaient et qu'empourpraient les derniers rayons du soleil déjà invisible. Dans quelques instants, ce serait la nuit.

— Oh ! j'avais oublié l'heure, gronda Fortas.

Il se dressa par-dessus Lucien, il se pencha vers Pierre dans l'oreille duquel il cria :

— Nous filons sur Colmar, hein ?... Etes-vous capable d'atterrir pendant la nuit ?...

— Oui, s'il fait clair de lune, et si nous voyons avant la nuit un terrain commode que je pourrais facilement retrouver ensuite.

— Alors remettons Colmar à demain matin, cria Fortas. La nuit monte. Cherchons un terrain d'atterrissage...

Le taube vola très haut, en cercles concentriques. Sur terre, les Allemands le voyaient, le reconnaissaient pour un de leurs aéroplanes, et le spectacle était assez banal — les alpins le savaient — pour n'éveiller aucun soupçon.

La jumelle aux yeux, Fortas et Lucien étudiaient le terrain, cherchant, au sud de Colmar, dont les lumières s'allumaient dans la nuit montante, un champ propice au difficile et périlleux atterrissage.

Et ils tenaient Pierre au courant de leurs découvertes.

Enfin, leur choix fut fait ; il porta sur un champ rectangulaire borné par des escarpements peu élevés, mais couverts de sapins, et qui lui faisaient de tous côtés une barrière et un rempart le cachant aux autres points de la vallée.

Le froid était vif.

— Tant mieux ! avait dit Fortas. Les Boches resteront dans leurs cantonnements et leurs tranchées. Nous aurons plus de chance de n'être pas vus.

Et en effet, le bonheur, dont — sauf la perte de Marius — avaient joui les Diablos-Bleus depuis leur départ des lignes françaises, leur fut fidèle en ces difficiles conjectures. L'atterrissage du taube eut lieu « sans pétard », comme aurait dit le Marseillais. Adroit pilote autant que courageux soldat, Pierre de Ciseran arrêta son moteur et effectua une silencieuse descente en vol plané.

Le taube roula sur la neige, qui fit frein aux jantes des roues, et il s'immobilisa dans un coin du triangle que dessinait la prairie.

— Fichtre ! comment sortirons-nous d'ici demain matin ?... murmura Lucien de Ciseran.

C'était, exagéré par la nuit, un véritable entonnoir. Le taube aurait-il assez de champ pour s'envoler sans aller se heurter aux escarpements et aux sapins ?

— Bah ! fit Pierre qui avait entendu. Nous ferons un saut... un peu de looping...

En quelques minutes, tout fut paré pour que l'on pût, après avoir mangé, dormir un peu dans les baquets de l'appareil.

Or, tandis qu'il raclait avec la lame de son couteau le fond d'une boîte de conserve pour ne rien laisser perdre des brins de viande qu'elle contenait encore, Fortas eut brusquement l'œil et l'esprit impressionnés par une ligne du journal allemand qu'il avait sorti de sa poche et déplié sur ses genoux, en guise de nappe. Le papier était en partie éclairé par le rayon oblique de la lampe de poche posée sur le rebord intérieur du baquet. L'on se rappelle que Fortas avait pris ce journal à l'un des officiers tués par lui au seuil de la tour d'observation...

— Oh ! oh ! fit-il, tandis que son visage exprimait la plus violente émotion. Pierre, Lucien, écoutez !...

Et il lut, traduisant en français :

— *Renvoi de prisonniers civils. Selon les conventions intervenues, les Français civils internés au camp de Neuf-Brisach ont été dirigés ce matin vers la Suisse. Voici la liste complète, communiquée officiellement...*

— Maman, Adrienne ! s'écria Lucien, tandis que Pierre se penchait avidement sur le journal.

— Elles sont citées, dit Fortas.

Et la voix du lieutenant des Diablos-Bleus tremblait comme jamais, de mémoire d'alpin, elle n'avait tremblé.

Mais l'officier eut un geste bref, comme pour écarter l'émotion qui l'étreignait, et il reprit, écouté passionnément par Pierre et Lucien.

— Je vous avoue que j'aurais été heureux et fier que madame votre mère et mademoiselle votre sœur eussent dû leur liberté à une suite de faits voulus par moi et créés par nous trois et Marius... Mais c'est là une pensée trop égoïste... Madame et mademoiselle de Ciseran sont sauvées... Vous n'êtes plus Pierre et Lucien, et je ne suis plus...

Il se troubla... Qu'allait-il dire ?... Pierre sourit, et Lucien regarda Fortas avec affection. Heureux, les deux frères pouvaient se permettre de deviner, sans manquer au respect qu'ils devaient à leur chef. Mais celui-ci avait repris :

— Nous sommes trois soldats en mission. Cette mission, nous l'accomplirons demain, et d'autant plus utilement que nous serons à bord d'un taube...

— Quelle est donc cette mission ? demanda Pierre.

Fortas répondit :

— Relever les positions et dresser le plan exact, minutieux, des fortifications, retranchements et défenses de toutes sortes que les Allemands accumulent, depuis l'affaire d'Altkirch, entre la frontière d'Alsace et le Rhin, en avant de Colmar et de Neuf-Brisach. Le taube nous permettra de voler très bas ; nous verrons tout parfaitement. Quelques heures de plein jour y suffiront... Et le soir...

— Le soir, fit Pierre en prenant la main de Fortas, nous irons à Delle, à la frontière franco-suisse... Et ma mère mettra dans la vôtre la main d'Adrienne... si rien ne nous abat...

(LA FIN AU PROCHAIN NUMÉRO)

AVANT LE DÉPART POUR LES DARDANELLES



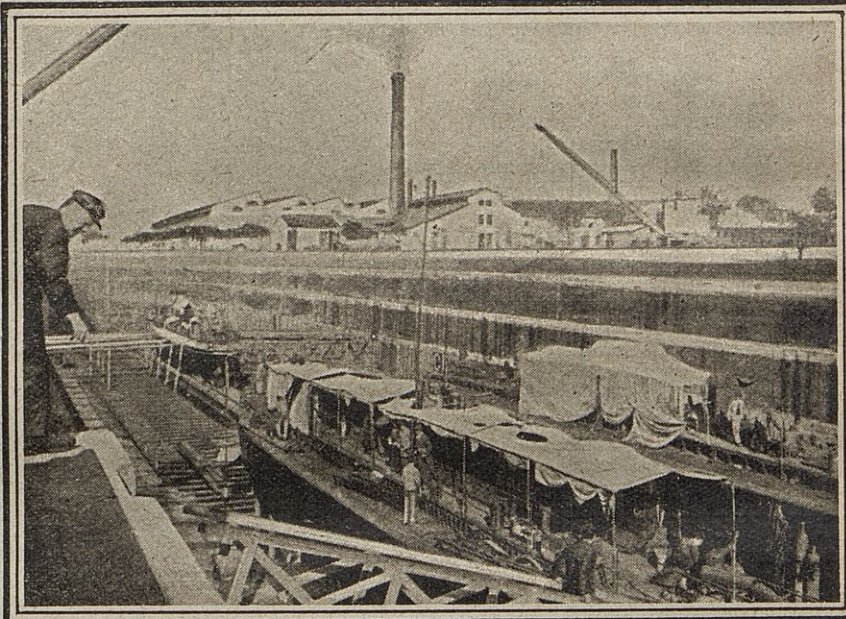
Sur les canots de débarquement manœuvrés par les marins de l'escadre les troupes ont pris place ; ce sont les Sénégalais qui passent les premiers ; ils sont tout à la joie d'aborder sur la terre africaine.



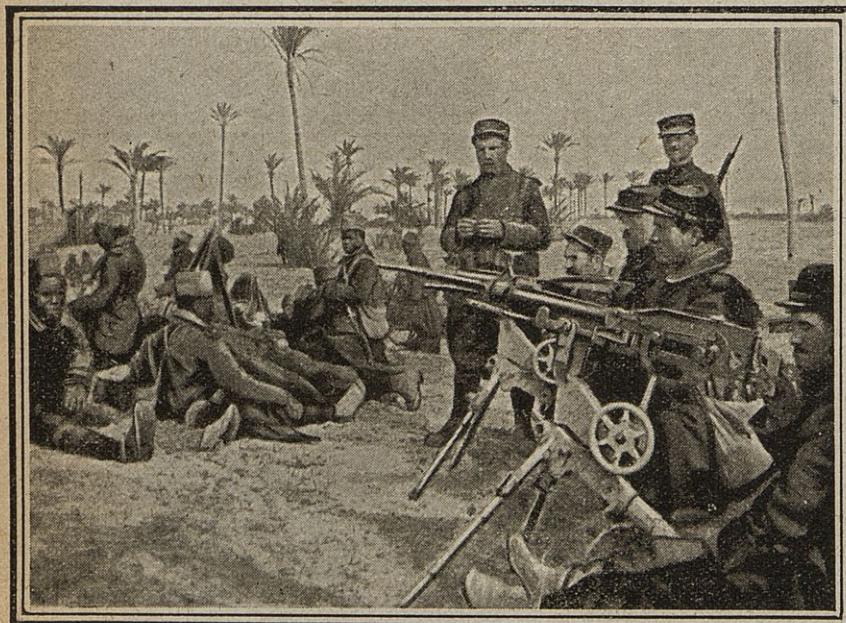
Les canots ne pouvant suffire, on a aménagé des radeaux pour débarquer les troupes du corps expéditionnaire d'Orient ; les Sénégalais sont assis bien tranquillement avec leur fournement et leurs armes ; les sous-officiers les encadrent.



A la file, dans le sillage de celui qui précède, les canots chargés de soldats se dirigent vers la terre ; moins joyeux que ses camarades, un troupier regarde avec quelque mélancolie le paquebot qui l'amena de France.



Une partie du corps expéditionnaire d'Orient fut embarquée à Bizerte, notre grand port militaire de Tunisie, un sous-marin se trouvait à ce moment en cale pour effectuer rapidement quelques légères réparations.



Voici nos troupes en Egypte attendant le départ pour les Dardanelles ; une section de mitrailleurs s'exerce au tir de l'engin redoutable ; quand on arrivera sur la presqu'île de Gallipoli, on sera prêt à se mesurer avec les Turcs.



Malgré leur répugnance à ce genre de combat, les Sénégalais ont été astreints à creuser des tranchées et à se familiariser avec les méthodes de la guerre actuelle ; car les Turcs ont adopté tous les procédés de leurs instructeurs allemands.

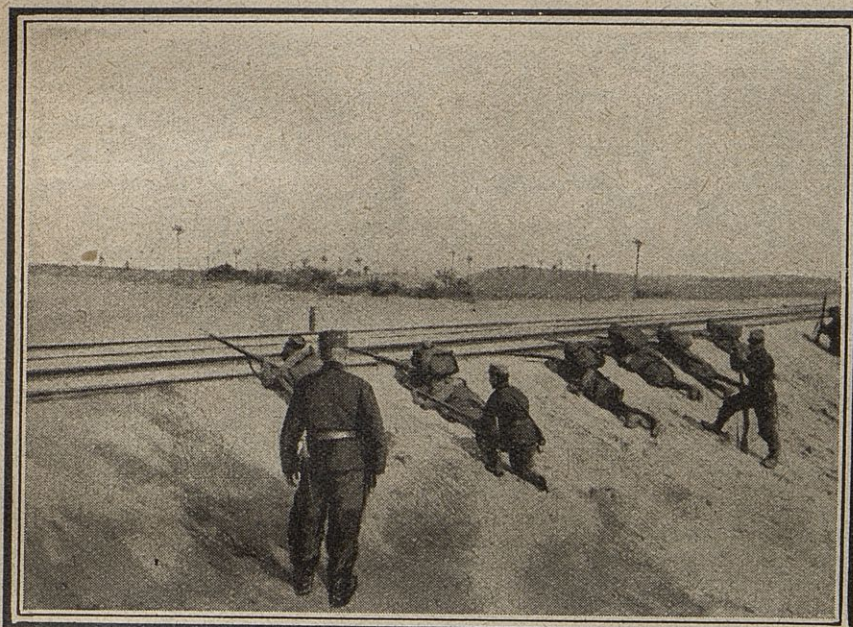
AVANT LE DÉPART POUR LES DARDANELLES



Les troupes du corps expéditionnaire d'Orient sont restées quelque temps en Egypte, au camp de Siouff, auprès d'Alexandrie, avant de partir à la conquête de la presqu'île de Gallipoli ; des palmiers, des chameaux, c'était la première vision de l'Orient.



Pendant ce séjour les troupes furent exercées chaque jour de façon qu'elles ne perdissent pas l'entraînement des durs combats qu'elles avaient soutenus contre les Allemands en France et en Belgique. Voici les tentes des tirailleurs sénégalais.



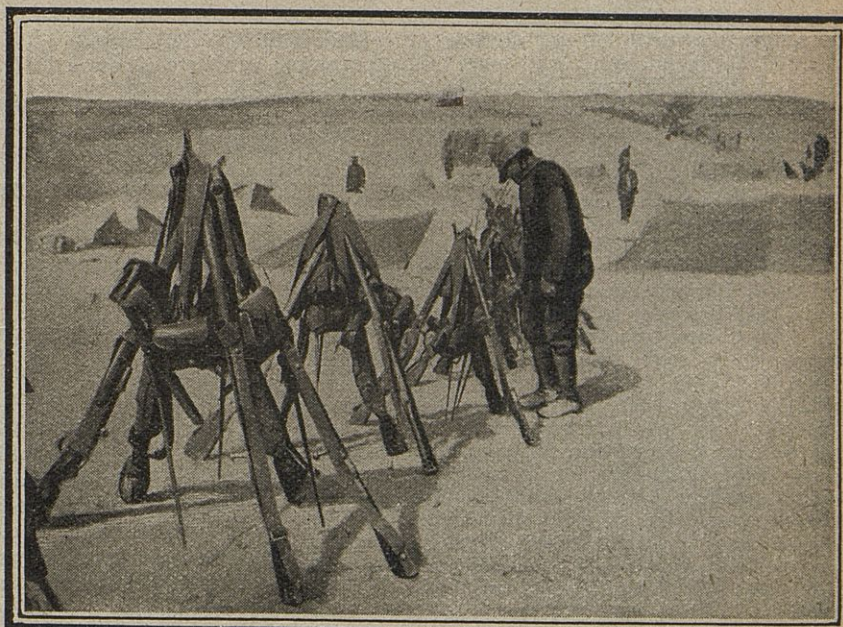
Les instructeurs apprenaient aux Sénégalais tous les exercices de l'armée en campagne ; la ligne du chemin de fer d'Alexandrie leur servait de défense et, couchés à plat ventre derrière les rails, ils tiraient comme s'ils étaient abrités dans une tranchée.



Au-devant d'eux le phare et plus loin là mer, la Méditerranée aux flots bleus, qu'ils sillonnaient bientôt pour aller planter chez le Turc, esclave des Allemands, le drapeau de la civilisation. Nos braves Sénégalais pensaient-ils à tout cela ?

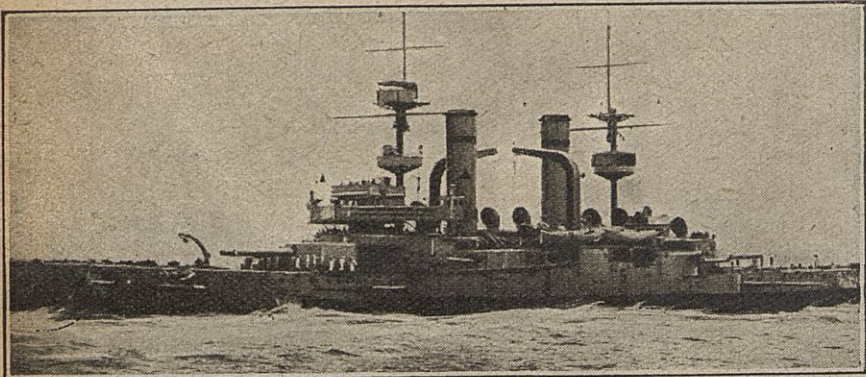


L'exercice terminé, on rentrait au camp et, sous la tente de toile, comme de grands enfants, les Sénégalais se reposaient en s'amusant aux jeux les plus variés. Ce fut une joie pour eux lorsque sonna l'heure du départ pour les Dardanelles.

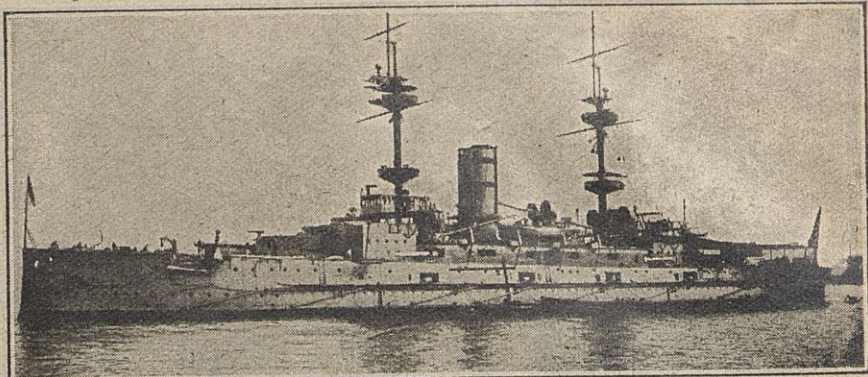


Le soir est venu, la nuit va descendre sur le camp ; les fusils sont formés en faisceaux et bientôt tous nos braves dormiront, rêvant à cet Orient merveilleux qu'ils vont voir dans quelques jours et qu'ils vont conquérir.

CUIRASSÉS ANGLAIS COULÉS AUX DARDANELLES



Le « Triumph », 11.800 tonnes, lancé en 1903, coulé le 26 mai.



Le « Majestic », 14.900 tonnes, lancé en 1897, coulé le 27 mai.

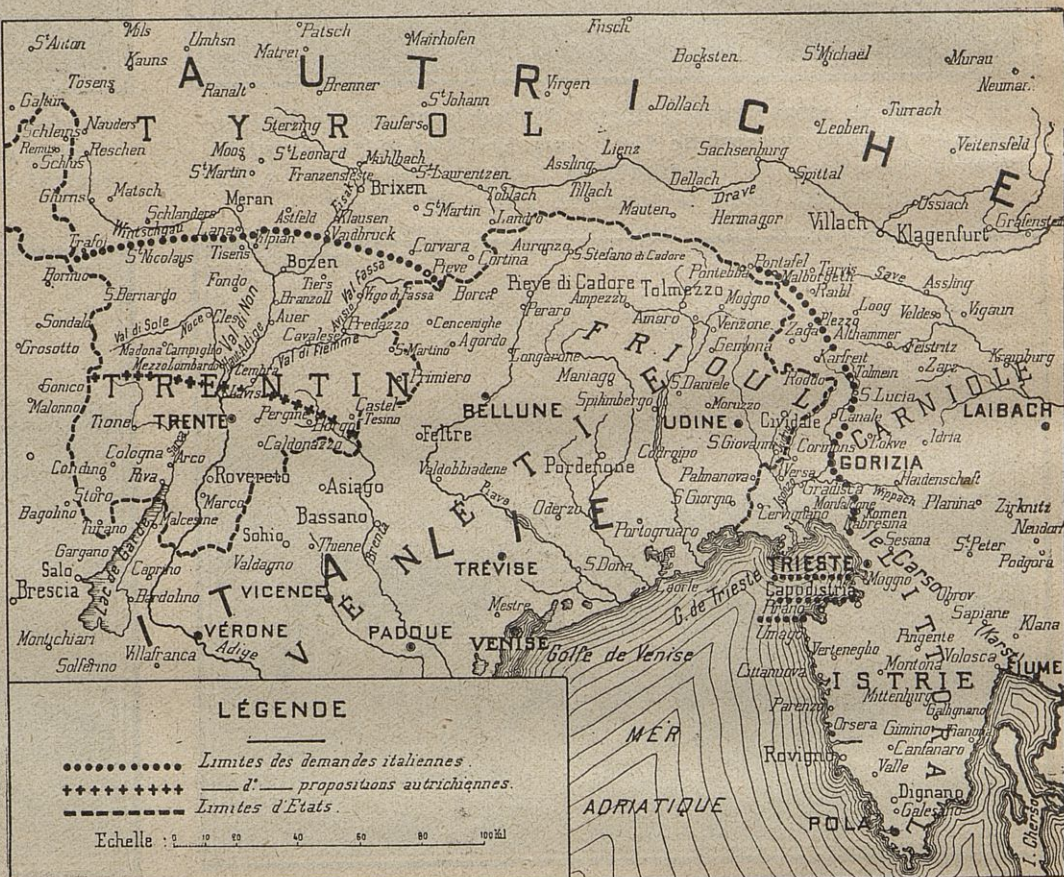
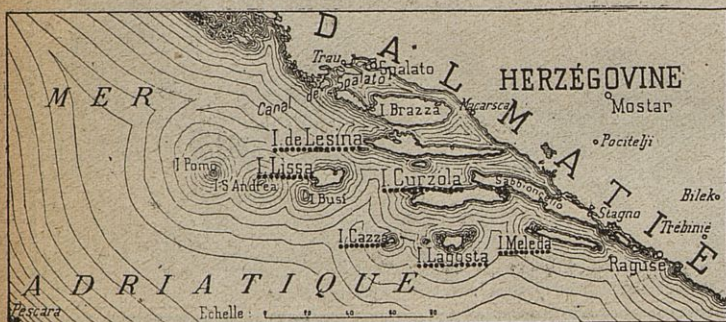
LES REVENDICATIONS DE L'ITALIE

La rupture entre l'Italie et l'Autriche s'est produite à la suite de l'échec des négociations qui se poursuivaient depuis plusieurs mois entre les gouvernements des deux pays. Ces négociations portaient sur les concessions que l'Italie demandait en retour de sa neutralité.

L'Autriche offrait les districts de Garde, de Trente et de Borgo jusqu'à Lavio, et encore ces offres n'étaient pas très fermes. L'Italie demandait la cession du Trentin suivant les frontières du royaume italien de 1911, puis, dans le Frioul oriental, Valborghetto, Plezzo, Tolmino, Gradisca, Gorizia, Monfalcone, Colmen jusqu'à Nabresina. Elle demandait en outre la cession des îles de Curzolari, Lissa, Lésina, Curzola, Lagap, Lagosta, Cazza et Meleda, près de la côte de Dalmatie. Trieste, Capo d'Istria et Pirano devaient constituer un état indépendant de l'Autriche.

En vain l'Allemagne fit-elle pression sur l'Autriche pour que celle-ci consentit à des sacrifices territoriaux ; l'empereur François-Joseph résista et refusa toute concession. C'était l'entrée de l'Italie dans la guerre à côté des alliés pour le triomphe de la civilisation.

Les deux cartes que nous donnons ici montrent la distance qui séparait les revendications de l'Italie des offres de l'Autriche.



SUR LE FRONT RUSSE

La grande bataille de Galicie s'est poursuivie avec violence sur certains points tandis que sur d'autres l'offensive allemande faiblissait visiblement.

L'effort allemand, ainsi que nous l'avons expliqué, s'est porté contre le centre russe sur la Dounajec ; ce fut une attaque sans précédent ; les batteries étaient massées sur trois rangs, d'abord l'artillerie de campagne, puis les obusiers, et enfin l'artillerie lourde ; une pluie de projectiles de tous calibres s'abattait sur les positions russes ; sous cet ouragan de feu, nos alliés reculèrent en bon ordre et vinrent s'établir sur les lignes préparées du San et de Przemyśl. La ruée allemande fut formidable, le général von Mackensen disposant, dit-on, de trente-quatre corps d'armée. Aussi une partie de ces forces arriva-t-elle à traverser le San, au nord de Jaroslaw, tandis que d'autres corps parvenaient au sud de Przemyśl, entre cette forteresse et les marais du Dniester.

Malgré cette poussée, le front russe résista, tandis qu'aux ailes nos alliés remportaient de brillants succès. En effet, à leur droite, ils prenaient l'offensive dans la région d'Opatow sur la rive gauche de la Vistule, repoussaient l'ennemi et le poursuivaient énergiquement jusqu'aux environs de Kielce. A leur gauche, ils attaquaient les Austro-Allemands dans la région voisine du Dniester, le pressaient fortement, lui enlevant un millier de prisonniers et des mitrailleuses.

Dans la région de Przemyśl, les combats sont acharnés ; les Allemands ont enfoncé un coin dans les lignes russes au nord de Jaroslaw, en traversant le San ; mais ils sont contenus et leur avance est arrêtée. Plus au sud, entre Jaroslaw et Przemyśl, ils ont encore eu moins de succès, puisque nos alliés sont toujours en possession des deux rives du San. La forteresse gali-

cienne était toujours bombardée ; on croyait fermement dans les milieux militaires russes qu'elle était hors de danger et qu'elle ne pourrait être enveloppée.

Cependant entre Przemyśl et le grand marais du Dniester, les Allemands ont continué à développer leur ouragan d'artillerie et ont amené des forces considérables ; leurs attaques ont été repoussées par nos alliés qui ont reçu eux aussi des renforts en hommes et en munitions.

La grande opération de Hindenburg, imposée, paraît-il, par le kaiser lui-même, n'a pas réussi ; elle a coûté aux Allemands des pertes considérables ; on évalue à dix mille hommes par jour le nombre des morts et des blessés, ce qui donnerait un total voisin de deux cent mille hommes, sans compter les prisonniers faits par les Russes. Aussi Guillaume II, dépité de son insuccès, est-il rentré morose à Berlin.

Sur les autres parties du front, ou bien l'accalmie a continué ou bien nos alliés ont remporté des succès.

Au nord du Niémen, l'incursion allemande non seulement est arrêtée, mais l'ennemi se retire peu à peu sous la pression des forces que les Russes, d'abord surpris, ont amenées sur les points envahis.

Dans la région de Chavli, des combats ont eu lieu vers Rossiény, Kourklyan et Eiragola ; ils ont tourné à l'avantage de nos alliés. Ces trois points sont situés au sud de Chavli, ce qui indique un recul sensible des Allemands. Ceux-ci ont essayé d'une offensive sur Rossiény ; ils ont été repoussés.

En Pologne, les Allemands ont de nouveau bombardé Ossowiec et se sont servis, le 25 mai, de gaz asphyxiants à l'est de Jadowabno, en pure perte d'ailleurs ; c'est la première fois que les communiqués russes ont fait mention de l'emploi de ce procédé déloyal. Sur la Bzoura, canonnades intermittentes et combats locaux favorables aux Russes.

Au Caucase, nos alliés ont occupé Sarai et Van ; cette dernière ville, qui compte 30.000 habitants, est la capitale de l'Arménie ; les Turcs se sont enfuis vers Bythis et dans le Sud.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 32 a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru au milieu de la page 12 de ce fascicule et représentant "Le Cimetière des Boches".

Le Jury a ainsi motivé sa décision :

« Cette photographie est un des documents les plus impressionnants que le Jury ait eu à examiner jusqu'à ce jour ; ce qui augmente son intérêt c'est que cette impression se dégage d'un tableau qui ne présente aucune action et où ne figure aucun personnage ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4 et 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LES CAUCHEMARS DU KAISER



Dans son orgie de ruines et de sang, Guillaume II, comme Balthazar, voit apparaître l'annonce
du châtiment suprême.